

LES ROUMAINS ENTRE LES MYTHES NATIONAUX ET LE MYTHE DE L'EUROPE POLITIQUE

par **Ionel Buse**

Université de Craiova

Dans son célèbre ouvrage *The Clash of Civilizations*, Samuel Huntington présente le monde est-européen comme un monde trop différent de l'Occident catholique et protestant, un monde situé en dehors de l'Europe et incapable de s'adapter aux valeurs politiques modernes. Philippe Nemo inspiré par S. Huntington et en partant de sa morphogénèse culturelle de l'Occident (l'invention de la Cité, l'invention du droit, la révolution éthique et eschatologique de la Bible, la « Révolution papale » et la promotion de la démocratie libérale) apprécie que les pays orthodoxes, qui n'ont pas connu la Révolution papale, sont différents de l'Europe Occidentale. Il considère que « dans une large mesure les pays orthodoxes comme la Roumanie ou la Bulgarie, n'étant pas occidentaux, leur intégration risque de déboucher sur un échec qui, par contrecoup, fragiliserait toute la construction européenne antérieure. »¹

L'Europe racontée aux jeunes écrite par Jacques le Goff, le bien connu historien français, présente en images une seule Europe, l'Europe de Charlemagne (France, Italie, Belgique, Allemagne) où s'ajoute la Grande Bretagne et l'Espagne. Pas grand-chose sur l'Europe Centrale qui est aussi catholique et protestante. En ce qui concerne l'Europe de Sud-Est, l'Europe byzantine, elle a complètement disparue de son petit livre raconté aux jeunes Français, Italiens, Anglais, Allemands, Espagnols de la future construction européenne. Il y a aussi d'autres auteurs occidentaux qui réduisent ou même ridiculisent l'importance de l'Europe du Centre-Est dans la culture européenne.

Je ne voudrais pas risquer ici d'être considéré nationaliste, ou mal informé sur l'histoire de l'Europe et de ses valeurs occidentales, mais laisser les jeunes occidentaux construire seuls la nouvelle Europe à une époque de la diversité, non plus. Simplement je me demande quelle Europe souhaite l'Occident projeter ? Quelle histoire européenne veulent-

¹ Philippe Nemo, *Qu'est-ce que l'Occident*, PUF, Paris, 2004, p. 118.

ils reconstruire et quel rôle joueront les jeunes des pays non-occidentaux dans la future construction européenne ?

Pour essayer d'y répondre je vais prendre pour point de départ l'idée de nation. La plupart des travaux consacrés aujourd'hui à la nation, surtout en Occident, sont très critiques à l'adresse de ce concept considéré périmé et responsable du nationalisme, des guerres et des actes d'intolérance du XXe siècle. On dit toujours que l'époque des nations créées entre les XVIIIe et XIXe siècles est aujourd'hui une époque dépassée. Dans quelques années, l'Europe deviendra un espace sans conflits et idéologies nationalistes. Les derniers échos du nationalisme, encore présents dans quelques pays de l'Europe de l'Est et surtout dans l'ex-Yougoslavie (mais aussi dans l'Europe Occidentale : Pays Basque, Corse, Irlande du Nord !) sont en train d'être exorcisés. Donc la solution est simple: la disparition des frontières, la régionalisation, l'unité économique et politique supranationale, la gestion des contradictions et des conflits etc. À une époque de la mondialisation, les gens deviendront de plus en plus semblables. Réalité ou utopie ? Difficile à dire. Dans le sens moderne, historiquement et culturellement parlant, l'Europe n'existe que par ses nations. Même une grande partie des politiciens occidentaux soutiennent une Europe des nations. Alors, dans quel sens parle-t-on de l'unité de l'Europe ? Existerait-il une incompatibilité absolue entre les mythes des identités nationales et le mythe de la future Europe ?

Pour répondre à ces dernières questions j'ai pris le cas de la Roumanie, membre récent de l'Union Européenne ayant redécouvert l'Europe par les mythes de la nation.

Modèle d'identité et de solidarité de l'époque moderne, la nation - une *communauté imaginée*, selon l'expression de Benedict Anderson -, une « religion » qui a réinventée l'histoire, s'est développée autour d'un noyau ethnique et de certains mythes fondateurs. Pourquoi une religion ? Parce que dans un très court délai, à une époque de la sécularisation, les gens ont adhéré à une nouvelle mythologie, la mythologie de la nation. L'élite politique et culturelle se basant sur l'idée d'ethnie décide l'adoption d'une nouvelle religion (langue, religion, territoire, mythes d'origines communes etc.). La nation « est une communauté complexe mais simplifiée et homogénéisée dans l'imaginaire, investie avec un haut degré de cohérence et avec un destin particulier qui la délimite et sépare d'autres

communautés similaires ».² La nation est la nouvelle formule de la solidarité sociale à l'ère des inventions. Les structures sociales traditionnelles sont remplacées à l'époque de l'industrialisation et de l'urbanisation, par la mythologie des nations libres.

Nous trouverons l'idée des origines du mythe de l'Europe dans les siècles des nations modernes. Les Européens occidentaux du XVIIIe et du XXe siècle ont décidé que l'Antiquité gréco-romaine représentait l'archétype de l'Europe. Une civilisation gréco-romaine idéalisée devient le modèle des nations. La nation est l'invention de l'Europe tout comme l'Europe est l'invention de la nation. L'Europe du XVIII-ème et du XIX-ème siècle a créé la nation moderne, mais les mythologies des nations de l'Europe supposent aussi l'existence des origines européennes de la nation : l'Antiquité gréco-romaine, le christianisme etc.

Chaque nation européenne cherche ses ancêtres parmi les peuples antiques ou plus loin en préhistoire. Même les empereurs allemands se considéraient les héritiers de l'Empire romain, tout comme les Troyens Francus et Brutus étaient considérés les fondateurs des monarchies françaises et anglaises. Les mythes des origines vont parfois très loin. La modernité européenne a supposé par exemple la naissance d'un national-atlantisme. L'Espagne, la Suède, l'Italie et l'Allemagne ressuscitent les mythes des origines de leurs peuples en invoquant la légendaire Atlantide. Il nous suffirait de rappeler l'ouvrage du recteur de l'Université d'Uppsala, Olof Rudbeck, paru en latin en 1702 et parlant d'une Atlantide suédoise.

Les mythes de la nation supposent toujours un noyau historique et une aura imaginaire. L'identité réelle et imaginaire, à la fois, des Roumains suit le même processus de l'apparition de la nation. Parmi les mythes des origines européennes des Roumains, qui coïncident avec les mythes des origines de la nation roumaine, les plus importants sont : le mythe de la latinité, celui de la symbiose daco-romaine et celui des remparts de la chrétienté.

² Lucian Boia, *Deux siècles de mythologie nationale*, Humanitas, 1999, p. 38.

De la latinité à l'idée européenne

Les origines du mythe de la latinité des Roumains se trouvent dans les documents médiévaux étrangers qui, par le mot *valaque*, désignaient (dans plusieurs langues : allemand, slave, hongrois etc.) les Roumains en tant qu'ethnie d'origine romaine de l'espace sud-est européen qui parlent une langue d'origine latine. Le mot valaque (walach) est d'origine germanique et s'apparente à celui de Welsh (Grande Bretagne), Walon (Belgique), Walsi (Suisse). Le terme fut ultérieurement adopté par les Slaves (Vlah), les Byzantins, les Hongrois (Olah), les Turcs, etc. Les Roumains mêmes s'étaient toujours désignés par le nom de *Rumân*, du latin Romanus. Les origines du mythe de la latinité remontent au début du II-ème siècle du premier millénaire chrétien quand, par l'expansion romaine à son apogée, après deux guerres contre le roi dace Décébale, l'empereur Trajan réussit à conquérir la Dacie. Même s'il y a de la controverse historique avec les nations voisines (les Hongrois), l'existence d'une population parlant une langue d'origine latine en Transylvanie tout au long de l'histoire est une preuve importante de la continuité. D'ailleurs les chroniqueurs humanistes de la Moldavie et de la Valachie, insistent sur l'origine latine de la langue et du peuple roumains. Le prince moldave Dimitrie Cantemir (1673-1723), l'un des grands orientalistes et spécialistes dans l'histoire ottomane, membre de l'Académie de Berlin « tente de démontrer qu'en dépit de la division en provinces séparées, les populations de ces pays ont une même origine et parlent la même langue, représentant une seule et unique entité ethnique et nationale »³.

L'esprit des Lumières apportera un important mouvement d'émancipation sociale et politique des Roumains des trois principautés: La Valachie, la Moldavie et la Transylvanie. En Transylvanie, après l'union d'une partie des Roumains orthodoxes avec le christianisme catholique, l'Ecole transylvaine, société scientifique, culturelle et militante de l'époque – Petru Maior, Samuil Micu, Gheorghe Sincai, Ion Budai Deleanu – a cherché des arguments historiques sur l'origine latine de la population roumaine majoritaire de Transylvanie. Dans le contexte historique des Lumières, l'Ecole transylvaine met l'accent

³ Ramona Boca-Bordei « La latinité – repère identitaire roumain », in *Mythes et symboles politiques en Europe Centrale*, sous la dir. de Chantal Delsol, Michel Maslowski, Joanna Nowicki, PUF, Paris, 2002, p. 509.

sur la latinité de la langue roumaine, considérée la langue des anciens colons romains. Elle remplacera, dans ses ouvrages, la graphie cyrillique par l'alphabet latin. D'ailleurs en 1779, Samuil Micu publie à Wienne, pour la première fois, un livre roumain à graphie latine.

Le plus important document de l'Ecole transylvaine est *Supplex Libellus Valachorum* (1791-1792) adressé à l'empereur Leopold II de Habsbourg par lequel on demande que la nation roumaine de Transylvanie soit reconnue parmi les nations de l'empire. *Supplex Libellus Valachorum* va déclancher le processus de la constitution de la conscience nationale des Roumains de Transylvanie qui faisait partie de l'empire des Habsbourg et de ceux des principautés valaques (la Valachie et la Moldavie) placées sous la suzeraineté turque. La première grammaire de la langue roumaine écrite en latin (*Elementa linguae daco-romanae sive valachicae*) démontre aussi l'origine latine de cette langue. « Fr. Diez, le fondateur de la philologie romaine comparée, y trouvera ses arguments afin de ranger la langue roumaine dans la famille des langues romanes continuatrices du latin dans les anciennes provinces de l'Empire »⁴.

Dans leur programme de l'année 1848, les révolutionnaires roumains de toutes les trois principautés ont inscrit la liberté nationale, l'abolition du servage, la démocratisation de l'État mais aussi l'indépendance et l'union de tous les Roumains, vu leurs langue et origine ethnique communes. Voilà ce qu'on écrivait dans le journal *Constitutionalul* du 19 mars 1848 : « Tous les pays habités par les Roumains s'appelleront désormais la Roumanie (...) car il s'agit de la patrie commune des Roumains et tous les patriotes Roumains, qui y habitent, forment la nation roumaine qui se doit à elle-même d'être une et indivisée ».

En partant des trois familles de langues européennes, la mythologie nationale roumaine sera influencée par les mythes européens des trois frères : la gent latine, la gent allemande et la gent slave. Les écrivains romantiques et les hommes politiques roumains du XIX-ème siècle mettent en évidence l'appartenance des Roumains à la gent latine, considérée l'héritière de la civilisation romaine, l'ancien centre de la civilisation européenne. En ce sens, les Roumains deviennent fiers d'être Européens. Ainsi, ils se

⁴*Ibidem*, pp. 511-512.

considèrent plus européens que les Slaves et les Hongrois, grâce à leur origine latine. Le roumain est considéré « un îlot de latinité dans une mer slave ».Voilà quelques vers du poème *La chanson de la gent latine* écrit par le poète romantique Vasile Alecsandri :

Elle est une reine, la gent latine
Entre toutes les grandes gents
Portant au front l'étoile divine
Qui guide les peuples sur la mer du temps

Le mythe daco-romain est présent dans les légendes populaires (Trajan et Dochia, par exemple), dans les programmes politiques des révolutionnaires et même dans l'hymne d'État d'aujourd'hui (*Réveille-toi, Roumain*) créée par le poète révolutionnaire Andrei Mureșanu au XIX-ème siècle :

Réveille-toi, Roumain, du sommeil de la mort
Dans lequel t'ont plongé les barbares tyrans.
Maintenant ou jamais construis-toi un autre destin
Devant lequel se prosternent même tes cruels ennemis.
Maintenant ou jamais montrons au monde
Que dans nos veines coule toujours un sang romain
Et que dans nos cœurs nous gardons avec fierté un nom
Triomphant dans les batailles, le nom de Trajan !

Peu importe que les courageux Daces aient été vaincus par les Romains. La symbiose daco-romaine et la latinité resteront jusqu'à nos jours les mythes des origines européennes des Roumains.

Les remparts de la chrétienté et le mythe du héros

Un autre mythe européen des Roumains est le mythe des remparts de la chrétienté. Il est à remarquer que les Roumains n'ont pas d'année ou de date de conversion au

christianisme comme les Bulgares (865), les Serbes (874), les Polonais (966), les Slaves de l'Est (988), les Hongrois (1000), mais il s'agit d'un processus qui a eu lieu dans les premiers siècles chrétiens. Selon certains historiens, ce processus commence au bord de la Mer Noire par l'apostolat de Saint André. Certainement les termes religieux les plus importants en roumain viennent directement du latin, ce qui suggère que la population du sud et nord du Danube aurait été convertie graduellement au christianisme en latin. C'est d'ailleurs ce qu'on entend par l'affirmation de certains auteurs qui soutiennent que le peuple roumain serait chrétien par sa naissance. Après le Grand schisme, la plupart des Roumains sont restés chrétiens de rite oriental même si une petite partie des habitants des trois Principautés sont convertis ultérieurement au catholicisme (des nobles et princes roumains de Transylvanie, Valachie et Moldavie). Il s'y ajoute la création de l'église orientale réunie à Rome après 1700 en Transylvanie (le greco-catholicisme), église qui a milité pour la lutte d'émancipation sociale et nationale des Roumains de Transylvanie dans les XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles.

Le mythe et l'histoire des remparts de la chrétienté dans l'Europe centrale s'entrecroisent. Tout comme la Pologne, la Hongrie et l'Autriche, les Principautés valaques (la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie) se proclament les remparts de la chrétienté. Le Moyen Age roumain est marqué par de grands conflits militaires avec l'Empire Ottoman. Entre les XIV^{ème} et XVIII^{ème} siècles, les Principautés valaques, se proclamant bastion du monde chrétien, ont porté plusieurs batailles contre les Turcs. Par leurs alliances avec les voisins (les Serbes, les Hongrois, les Polonais) les voïvodes roumains organisent des croisades contre les Turcs qui, en 1453, avaient déjà conquis le Byzance.

Les princes valaques (Mircea le Vieux, Vlad l'Empaleur, Etienne le Grand, Jean de Hunyadi, Michel le Brave etc.) deviennent des héros mentionnés par les chroniqueurs du temps. L'hymne national de la Roumanie rappelle aussi les figures légendaires des héros défenseurs de la liberté et des frontières de la chrétienté (Mihai, Stefan, Corvin). Les écrivains romantiques du XIX^{ème} siècle (Nicolae Bălcescu, Andrei Mureșanu, Vasile Alecsandri, Vasile Cârlova, Mihai Eminescu, etc) dédient des poèmes historiques aux héros de la lutte anti-ottomane. Ainsi, dans un poème d'inspiration patriotique (Épître III), Mihai Eminescu, considéré le poète national des Roumains, reprend les vieux mythes

historiques et glorifie le passé national tout en le mettant en antithèse avec le présent corrompu. Il y invoque les figures légendaires de Mircea le Vieux et de Vlad l'Empaleur. "Le plus brave et le plus capable des princes chrétiens", selon l'historien allemand Leunclavius, Mircea le Vieux (1386-1418) obtient à Rovine en 1395, après une terrible bataille, la première grande victoire des Valaques du Nord du Danube contre le sultan Bayazid. Dans son poème, Mihai Eminescu présente une rencontre imaginaire entre Mircea le Vieux et Bayazid avant la bataille où il met en évidence le courage du voïvode roumain qui invoque l'opposition de la terre valaque même face à l'invasion ottomane et qui croit dans sa victoire parce qu'il s'agit d'une guerre juste des Roumains.

Même s'il est devenu aujourd'hui le Vampire universel, crée par le roman de Bram Stoker et la filmographie du XX-ème siècle, Vlad l'Empaleur – l'un des petits-fils de Mircea le Vieux – est considéré dans les chroniques médiévales slaves un héros de la chrétienté. Dans le même poème de Mihai Eminescu, Vlad l'Empaleur devient le symbole de la lutte anti-ottomane, de l'ordre social et de la justice⁵ : *Cum nu vîi tu Tepeș Doamne / Ca punând mâna pe ei / Să-i împarți în două cete / De smintiti și de mișei / Și în două temniți large / Cu de-a sila să-i aduni / Să dai foc la pușcărie și la casa de nebuni*. Pendant plus de deux siècles, dans leur imaginaire collectif, les Roumains ne s'identifient pas à Dracula, mais à l'image du héros médiéval, redécouverte par les mythes de la nation roumaine.

Les voïvodes roumains sont considérés par les papes, tout comme les princes et les rois catholiques, défenseurs de la chrétienté. Après la victoire d'Etienne le Grand (Ștefan cel Mare) de Moldavie sur les Turcs en 1475, par exemple, le pape Sixte IV le surnommera « athleta Christi ». Après chaque bataille victorieuse portée contre les Turcs, le voïévode moldave faisait construire une église. Ainsi, les historiens roumains lui attribuent la construction de 32 églises et monastères. Une partie d'entre eux on les retrouve aujourd'hui au Nord de la Moldavie, inclus dans le patrimoine de l'UNESCO (Vroneț et Putna). Ce sont les motifs pour lesquels en 2004, à l'occasion de la commémoration des

⁵ Accours vite, Empaleur, mon prince ! / Ne tarde pas à les capturer / Partage-les en deux bandes / L'une de fous, l'autre d'infâmes / Pour les faire ainsi entrer de force / Dans deux larges prisons / Et mettre enfin le feu / Tant à la prison et qu'à l'hospice. (notre trad.)

cinq siècles depuis la mort d'Étienne le Grand, l'Église Orthodoxe Roumaine canonise le « Défenseur de la chrétienté » devenu « Étienne le Grand et Saint ».

Dans l'imaginaire national, à côté d'Étienne le Grand, Michel le Brave (Mihai Viteazul, 1593-1601) est la plus représentative figure de héros roumain défenseur de la chrétienté. En 1595, il obtient une brillante victoire à Călugareni contre les Turcs qui sont forcés de se retirer au sud du Danube. Voïvode de la Valachie, Michel le Brave est considéré le premier unificateur des trois principautés médiévales valaques (La Valachie, La Transylvanie et la Moldavie) qui composent la Roumanie moderne d'aujourd'hui. Après l'unification de la Valachie et la Transylvanie, en 1600, il attire l'attention de Rodolphe II de Habsbourg sur l'importance stratégique des principautés valaques pour l'Europe. Il justifie l'unification des trois principautés (en 1601) par le rôle des remparts de la chrétienté : « Ce que j'ai fait je l'ai fait pour la foi chrétienne, ayant vu ce que souffrent chaque jour les pauvres chrétiens. J'ai entrepris de soulever ce grand fardeau avec les seules forces de ce pauvre pays, afin d'en faire le bouclier de la chrétienté entière ».⁶ À cause de ses intérêts politiques en Transylvanie, l'empereur Rodolphe d'Autriche ordonne l'assassinat du prince valaque en 1601. L'assassinat de Michel le Brave est considéré aujourd'hui encore, par les Roumains, comme une grande tragédie nationale.

Traditionalisme ou modernisme européen?

Les mythes de la nation ont créés la Roumanie européenne moderne. Entre 1840 et 1880 les deux principautés valaques la Valachie et la Moldavie ont connu un essor économique, politique et culturel remarquable. Issues de sous la domination ottomane, surtout dans les deux derniers siècles, les deux Principautés Valaques réunies en 1859 étaient les héritières d'un mode de vie balkanique-oriental. L'esprit latinisant de l'École transylvaine et l'activité de l'élite intellectuelle francophone et pro-occidentale ont beaucoup contribué à l'apparition de l'idée de synchronie avec le monde européen et par conséquent, à l'apparition du mythe de l'Occident. Une élite nationale d'environ 200 intellectuels, la

⁶ Andrei Pippidi, « La croisade au bas Danube : les Roumains comme *rempart de la chrétienté* », in *Histoire des idées politiques de l'Europe centrale*, s. la dir. De Chantal Delsol et Michel Maslowski, PUF, 1998, pp. 85-86.

plupart faisant partie de l'émigration parisienne a préparé l'unification des deux principautés, l'indépendance nationale en 1877 et la proclamation du royaume en 1881. L'un de ses artisans les plus importants de la Roumanie moderne est Charles I-er de la dynastie de Hohenzollern. La fin du XIX-ème siècle verra naître le mythe du Petit Paris – Bucarest – qui devient une capitale européenne. Après l'unification avec la Transylvanie, la Bessarabie et la Bucovine, en 1918, la Roumanie a connu le plus élevé niveau de vie en 1938, étant considérée à l'époque par les voyageurs occidentaux le seul pays européen des Balkans et un modèle pour les pays de la région.

Le processus de modernisation de la Roumanie a été difficile et complexe. Pendant plus d'un siècle, l'élite politique et culturelle roumaine oscille entre sa propre tradition et la modernité européenne. J'ai choisi un texte critique écrit par Alexandra Laignel-Lavastine qui parle d'une modernité problématique du XX^e siècle roumain à cause d'une confrontation entre les modernistes et les traditionalistes. L'auteur cité suppose qu'au cours de la première phase de la confrontation tout est réduit à l'opposition Orient - Occident, orthodoxie - latinité, ruraux - urbains, civilisation paysanne – civilisation urbaine. « S'y reflète l'acuité de la crise née de la rencontre brutale entre une culture moderne importée, fondée sur la rationalisation, et une culture traditionnelle issue du monde rural, encore fortement imprégnée de féodalité – et, ne l'oublions pas, de leur coexistence longtemps simultanée et conflictuelle. »⁷ Alexandra Laignel-Lavastine remarque l'influence du romantisme allemand de Herder sur la pensée conservatrice roumaine, vision qui s'oppose au processus de l'industrialisation forcée. Elle considère que, dans cette phase, l'option traditionaliste et conservatrice défend les valeurs autochtones dans le cadre d'un État paysan de conception ethnique ou organiciste. En vérité, les théoriciens du courant traditionaliste s'opposent partiellement aux formes occidentales fortes considérées artificielles pour la tradition roumaine. Philosophes, historiens, écrivains, politiciens en diverses variantes⁸ font un plaidoyer en faveur du « spécifique roumain ». En même temps, une bonne partie de ceux-ci ont été considérés

⁷Alexandra Laignel-Lavastine, « Le XXe siècle roumain, ou la modernité problématique », in *Histoire des idées politiques de l'Europe centrale*, s. la dir. De Chantal Delsol et Michel Maslowski, PUF, 1998, p.567.

⁸ *Ibidem*, p. 568.

responsables pour les théories nationalistes et xénophobes du XIX-ème siècle et début du XX-ème siècle etc.

Les modernistes ou les européenistes progressistes sont les théoriciens libéraux et démocrates favorables au processus d'industrialisation et pour une évolution synchronique de la Roumanie. En ce sens, Alexandra Laignel-Lavastine cite le critique Eugen Filotti, qui a publié en 1924 un article - programme du synchronisme européen : « Notre idéal est dynamique, éperdu d'innovation. Il n'est pas dans l'attachement crispé à une tradition stérile, et à beaucoup d'égards imaginaire ; il n'est pas dans l'entretien exclusif du phénomène autochtone... Notre lumière vient d'Occident. Nous n'entendons pas un seul instant oublier notre qualité d'Européens... S'il est question d'affirmation, nous n'en voyons qu'une, active et productive : l'affirmation de notre génie et de notre être spécifiques dans les formes de la culture européenne. »⁹ Même si les modernistes sont considérés plus européens que les traditionalistes, le reproche discret de l'auteur est que les projets politiques des libéraux « : se veulent subordonnés à l'épanouissement du *spécifique national* – notion centrale et admise par tous – comme à leur finalité ultime »¹⁰ Les seuls véritables européens, suggère Alexandra Laignel-Lavastine seront les penseurs marxistes (communistes et sociaux-démocrates), très minoritaires.

Peut-on simplifier à ce point la relation tradition – modernité ? Ne s'agirait-il pas d'une grille de lecture trop idéologisante ?

Dans l'histoire de toutes les nations modernes, même occidentales, il existe une confrontation pareille. Pour les modernistes roumains tout comme pour les traditionalistes « la lumière vient d'Occident ». Pour toute l'élite intellectuelle roumaine qu'elle soit traditionaliste ou moderniste, les penseurs politiques, les écrivains, les philosophes de l'Occident ont été le principal système de référence. Le mythe de l'Occident suppose, sans doute, des aspects positifs et négatifs. L'Occident a inventé la nation mais aussi le nationalisme, le racisme et le communisme. Le nationalisme roumain est importé de l'Occident, tout comme l'Europe occidentale est la source des valeurs modernes et

⁹ Eugen Filotti apud Alexandra Laignel-Lavastine, *op. cit.*, p. 570.

¹⁰ *Ibidem*, p.571.

démocratiques pour les pays du Centre-Est de l'Europe. Avant la Seconde guerre mondiale, la Roumanie était l'un des pays du Centre-Est très proche de l'Occident ayant connu pendant une centaine d'années une remarquable (r)évolution vers l'Occident.

L'Europe des rêves

Les historiens récents de l'Occident ont tort de considérer la Roumanie en dehors de l'Europe. Ce sont la Seconde guerre mondiale et le communisme qui ont interrompu cette révolution occidentale. Les Roumains, tout comme les autres nations emprisonnées par le communisme soviétique (chèque, slovaque, polonaise, hongroise, croate, serbe etc.), ont rêvé à l'Europe pendant plus de cinq décennies. Pour eux, l'arrivée du communisme a été le pire des pires de toute leur histoire récente. L'élite culturelle roumaine pro-occidentale a été emprisonnée, torturée, décimée, déportée. Le stalinisme internationaliste a chassé toutes les valeurs occidentales : démocratie, liberté, multipartisme, droits de l'homme. L'épuration systématique de la société visait tout ce qui rappelait l'Europe. Les livres des écrivains, des philosophes « capitalistes » ont été interdits. Les seuls mythes permis : l'homme nouveau, le collectivisme, le Sauveur (le prolétariat, l'Union Soviétique, Staline), la lutte des classes etc. La Roumanie « l'île latine, qui pendant un siècle et demi avait essayé de naviguer vers l'Occident, devait réintégrer la mer slave... Les nouveaux mythes fondateurs s'inséraient dans la dialectique de la lutte des classes : révoltes paysannes au Moyen Âge, révolutions du XIX-ème siècle, luttes ouvrières, l'histoire héroïque du Parti communiste... le moment de 1944, avec la libération de la Roumanie par l'Armée rouge, début d'une ère nouvelle... Le retournement était complet : du nationalisme à l'internationalisme (en fait, à l'antinationalisme et au prosoviétisme) de l'ouest à l'est ».¹¹

Même si l'époque stalinienne était une époque du goulag et de l'isolement, les mythes de l'Occident continueront à exister. Le plus connu de ces mythes, c'est le mythe du Sauveur américain. Plus d'une décennie après l'instauration du communisme en Roumanie, dans les Carpates continuera à combattre une résistance armée contre la communisation de la

¹¹ Lucian Boia, « Mythologie communiste, version roumaine », in *Mythes et symboles politiques en Europe Centrale*, sous la dir. de Chantal Delsol, Michel Maslowski, Joanna Nowicki, PUF, Paris, 2002, p. 597-598.

Roumanie, résistance organisée par d'anciens combattants de l'armée, officiers, paysans, étudiants et hommes politiques animés par ce mythe. La Révolution hongroise de 1956 a contribué elle aussi à entretenir le rêve de l'Occident tout comme le « Printemps de Praga » et le syndicat polonais *Solidarnosc*.

Déviant de la ligne imposée par l'Union Soviétique, dans la deuxième phase du communisme, après 1965, la Roumanie de Ceaușescu passe de l'internationalisme prolétaire au communisme national. Le relatif dégel face à l'Occident nous offre pour la première fois, après l'installation du communisme en Roumanie, l'occasion de connaître partiellement la culture européenne occidentale. On traduit beaucoup les écrivains européens et la pensée philosophique de Kant, Hegel, Platon, Aristote, Leibniz, Croce, Sartre, Camus. C'est l'époque où l'Occident misait sur la Roumanie en surestimant son indépendance face à Moscou. Même s'il ne s'agit pas d'une ouverture proprement-dite, l'accent mis sur la mythologie nationale permettra la réhabilitation d'une partie de l'*intelligentsia* roumaine d'avant la guerre. Parmi les intellectuels roumains réhabilités on retrouve le philosophe Constantin Noïca qui faisait partie de la Nouvelle Génération des années '30 (Emile Cioran, Mircea Eliade, Eugène Ionesco etc). Les œuvres d'Eliade et d'E. Cioran commencent à être éditées en Roumanie. Dans son dernier livre le philosophe Constantin Noïca (considéré traditionaliste par Alexandra Laignel-Lavastine), fait l'éloge philosophique du modèle culturel européen : « La seule culture européenne, dans notre perspective du moins, après avoir tenté diverses variantes (byzantine, catholique, italienne, française, anglo-saxonne) s'est ouverte, par la conscience historique, à toutes les cultures connues. Par comparaison avec elle, les autres nous semblent paroissiales »¹². D'ailleurs, le philosophe tend à considérer les autres cultures (égyptienne, chinoise, indienne, et, parfois même grecque) plutôt comme des configurations culturelles que comme des cultures proprement-dites. Même si on pouvait être soupçonnés d'*eurocentrisme*, semble dire Noïca, la manière d' « être Européen » exprime l'idée même de culture. Il tend à superposer la civilisation européenne au modèle chrétien. Quoiqu'il ne soit pas un philosophe religieux, il affirme son opposition à la civilisation sécularisée des

¹² Constantin Noica, *Le modèle culturel européen*, Humanitas, Bucarest, 1993, p. 27.

derniers siècles, avec ses égarements, comme il résulte, d'ailleurs, de la *Lettre à un intellectuel occidental*. « C'est le témoignage d'un Européen (marginal, n.n.) trahi par les vicissitudes personnelles et globales. Il s'agit là d'un Européen traditionnel. Pro-occidental par rapport au passé, anti-occidental par rapport au présent, d'ailleurs »¹³. C'est un anti-occidental par rapport à l'histoire européenne qui est entrée dans une époque du positivisme ayant déterminé ses propres crises d'identité, dues aux guerres et aux idéologies totalitaires. Quand il parle des vicissitudes historiques personnelles et globales, Noïca se réfère discrètement au régime communiste aussi, dont il était prisonnier.

L'École de Păltiniș, formée autour de Constantin Noïca, tolérée par le régime communiste à cause de son intérêt pour la mythologie nationale, a entretenu parmi les étudiants et les intellectuels roumains le mythe de l'Europe et a créé même une résistance par la culture contre la dictature. L'un des intellectuels de Păltiniș, Andrei Pleșu est devenu l'un des plus importants dissidents à la fin de la dernière décennie de la dictature communiste. Même si la dissidence roumaine n'a pas connu l'ampleur de la dissidence polonaise, par exemple, (et il y a plusieurs causes à cela), quelques intellectuels de marque (Paul Goma, Doina Cornea, Mihai Botez, Dorin Tudoran, Dan Petrescu, Andrei Pleșu etc.) ont contribué à entretenir la nostalgie de l'Occident. On doit y ajouter la Radio Europe Libre qui a transmis pendant des décennies des émissions d'analyse et d'information sur les régimes communistes totalitaires de l'Est et sur les valeurs de la démocratie européenne.

En guise de conclusion

Dominique Wolton parle d'une langue de bois européenne qui répète toujours que la richesse de l'Europe réside dans sa diversité et dans le dialogue de ses identités. Quel dialogue ? Les européanistes supposent l'existence d'un espace public européen. « Il n'y a pas d'espace public européen parce que les conditions historiques qui ont présidé à l'apparition de tels espaces au sein des différents Etats-nations depuis le XVIII-ème siècle ne sont pas réunis à l'échelle de l'Europe »¹⁴. Il n'existe pas encore les conditions

¹³ Ion Ianoși, *O istorie a filosofiei românești (Une histoire de la philosophie roumaine)*, Ed. Apostrof, Cluj, 1996, p. 360.

¹⁴ Dominique Wolton, "La Nation", in *L'Esprit de l'Europe 2- Mots et Choses*, Flammarion, 1993, p.125.

d'apparition de l'espace public élargi à l'échelle européenne. En ce sens, Dominique Wolton présente cinq différences importantes entre l'espace public national et son extension à l'espace public européen : « Le premier est *d'ordre historique*. Chaque espace public national s'est constitué lentement à travers un processus historique complexe, souvent violent, qui s'est déroulé sur deux siècles...*La deuxième grande différence concerne la notion de frontières et la différence de sens accordée à l'idée de fermeture* ...*La troisième différence concerne la question de l'identité*, sans laquelle il n'y a pas non plus d'espace public. Ne peuvent s'exprimer, communiquer, s'opposer au sein d'un espace public que des acteurs identifiés...*Quatrième différence : l'absence de valeurs communes*... *Cinquième différence : l'absence de langue commune*... »¹⁵

Le problème de l'identité européenne est essentiel pour constituer un espace symbolique commun. Même si les modes de vie se ressemblent en Europe, il n'y a pas de culture commune aux Européens. Il y a une culture française, allemande, anglaise, italienne etc, mais pas une culture au sens large européen. Il y a de grandes différences entre les symboles des cultures des pays européens créés par leurs langues nationales, même si elles sont de tradition catholique ou protestante. Il s'y ajoute, paradoxalement, le manque même d'une culture politique commune, « les valeurs du libéralisme, du socialisme, de la social-démocratie, de la démocratie chrétienne ... sont médiatisées différemment par les cultures nationales »¹⁶. Dominique Wolton propose une construction de la nouvelle identité politique européenne selon le modèle des États-nations. Les États-nations peuvent devenir non pas un obstacle, mais une chance dans la construction de l'espace public européen. « Ce n'est pas le thème de l'identité postnationale qui aidera à l'émergence de l'espace public européen car il conduit à sélectionner dans le nationalisme ce qui est bon (les valeurs, l'identité) et à rejeter ce qui est mauvais, à privilégier une vision rationaliste et conventionnelle, argumentative et synchronique, et à éliminer le reste ; bref, à construire un nationalisme idéal »¹⁷. En ce sens, l'auteur propose aussi une communication entre les cultures nationales par l'intermédiaire des médias nationaux. « Utiliser les médias pour

¹⁵ *Ibidem*, pp.128-133.

¹⁶ *Ibidem*, p.131.

aider chacun, de chez lui, à mieux connaître l'autre, apprivoiser l'autre, sans se sentir menacé par lui... *En un mot, ne pas se servir de la communication pour dépasser les frontières, mais dans un premier temps, pour les respecter*»¹⁸.

L'opinion publique nationale est attirée dans le processus de construction de l'Europe, mais les débats sont encore loin du problème de la construction d'une Europe vivante qui est l'Europe symbolique. La plupart des Européens occidentaux sont sceptiques en ce qui concerne l'avenir de l'Europe. Donc la question, toujours valable, qui reste : comment on peut construire une Europe symbolique, une Europe de l'affection et de l'optimisme ?

Souvent les intérêts politiques et économiques des vieux Européens s'opposent paradoxalement eux aussi à la construction symbolique de l'Europe. Une construction symbolique suppose le respect de toutes les cultures nationales et de chaque langue européenne. Dans ce sens, il n'y pas de cultures supérieures et inférieures. Il n'y a pas d'États supérieurs et d'États inférieurs. L'Europe symbolique est une Europe pour tous ses citoyens de toutes ses langues. Pour construire un espace symbolique européen il est nécessaire peut-être de suivre le modèle des mythes nationaux. La solidarité n'est pas une valeur en soi, mais elle est aussi une expression de l'imaginaire collectif, déterminée par un fond affectif que les peuples ont conservé. La solidarité des Européens dépend de la force de l'imaginaire des anciennes nations de créer des mythes communs. Car l'Europe unie sera aussi l'Europe de l'imaginaire.

En ce qui concerne les représentations des Roumains sur l'Europe, après la disparition de la dictature, en Décembre 1989, dans l'espace public roumain, on a repris l'ancienne dispute entre les nationalistes et les européenistes. Mais cette fois-ci, elle a acquis un caractère politique très fort, étant liée à la nécessité de la réinstauration en Roumanie des valeurs de la démocratie moderne européenne, dans les conditions où l'Europe elle-même est sur le point de se transformer, à la suite des traumatismes subis au XX-ème siècle, et dont elle porte l'unique responsabilité. Les nouveaux « nationalistes » sont en général les anciens communistes hostiles aux valeurs libérales de démocratie, de droits de l'homme

¹⁷ *Ibidem*, p. 133.

¹⁸ *Ibidem*, pp. 139-140.

et les profiteurs de la transition. Mais la recréation de l'identité politique roumaine après la chute de la dictature est un processus irréversible qui se produit maintenant par un engagement actif dans le sens de l'occidentalisation et des valeurs européennes modernes. En même temps, l'expression *mentalité « contemplative orthodoxe et byzantine orientale »*¹⁹ exprimant une certaine identité psychologique des Roumains ne doit pas être entendue seulement au sens négatif, très différente par rapport à l'Occident. C'est comme si on n'y pouvait rien trouver, à part peut-être quelque relique historique et, bien sûr, « le château de Dracula ». Malgré son retard historique par rapport à l'Occident, principalement à cause du totalitarisme communiste, le Sud-Est du vieux continent garde toujours un caractère européen, avec un riche héritage spirituel qui nous rappelle de vieux symboles collectifs que l'Europe Occidentale risque, par son excès de positivisme de jeter aux poubelles de l'histoire. L'imaginaire collectif roumain, plus traditionaliste, s'est en effet partiellement construit différemment de celui de l'Occident. Mais cela n'a pas constitué un obstacle pour que l'espace roumain offre à l'Europe, selon les modèles de ses propres valeurs, de grands noms de philosophes, écrivains, musiciens, artistes plasticiens, scientifiques.

Les penseurs considérés traditionalistes par Alexandra Laignel-Lavastine, mais qui ont suivi leurs études en Occident, tels que : Constantin-Radulescu-Motru, Lucian Blaga, Constantin Noïca, Mircea Eliade sont, en même temps, les penseurs qui ont bien exploré l'imaginaire culturel populaire roumain et celui du Sud-Est européen. Par leurs œuvres peu connues en Occident et souvent critiques à l'adresse de l'iconoclasme européen, ils ont mis en valeur un espace culturel exclu par les historiens positivistes de l'Europe du XX-e siècle.

La jeune génération roumaine est fortement pro-occidentale dans sa majorité. Un sondage d'opinion réalisé par UE dans l'automne 2007 en Roumanie, concernant la confiance des Roumains dans diverses institutions, situe l'Eglise sur la première position (77%) et l'UE sur la deuxième position (68%) à l'égalité avec l'Armée. Il ne s'agit pas d'institutions proprement dites, mais de symboles que ces institutions représentent. D'ailleurs

¹⁹ Alina Mungiu-Pippidi, « Identitate politica romanească si identitate europeana », în vol. *Revenirea în*

l'eurobaromètre considère les Roumains parmi les plus optimistes peuples européens en ce qui concerne l'avenir de la Nouvelle Europe. Pourquoi ? Apparemment, il s'agit du mythe du paradis économique occidental. Mais en plus, on peut remarquer que les Roumains et les Européens du Centre-Est, après des décennies de dictature soviétique, plus religieux que leurs compatriotes occidentaux, conservent un appétit supplémentaire pour les mythes collectifs, y compris pour le mythe de la Nouvelle Europe. Une synthèse entre la rationalité politique des européenistes et les imaginaires collectifs des nations européennes favorables à l'idée de l'Europe Unie créera peut-être les nouveaux mythes de l'Europe et par conséquent, une solidarité affective et effective des Européens.

Les imaginaires collectifs peuvent sans doute alimenter les nationalismes les plus abjects, mais aussi les créations culturelles. Cela dépend aussi de la volonté et de la culture de la classe politique. L'espace imaginaire de l'habitation d'une communauté, d'un peuple, d'une nation, peut être réactualisé en fonction du temps historique. Le temps historique est, d'ailleurs, lui aussi, spatialisé par l'action du *mythos* collectif. Autour de cette imagerie spatio-temporelle s'expriment les rapports d'identité et de différence. Outre que l'Occident peut apprendre quelque chose du tragisme de l'histoire récente de l'Est et du Sud-est européens, il peut encore réactiver, par l'intermédiaire de cet espace, ses propres archétypes oubliés pour guérir du positivisme. La direction dans laquelle va s'orienter le dialogue dépend de l'élite politique européenne. "Il n'y a pas une rupture entre l'Europe du Centre Est et l'Europe de l'Ouest, cette rupture de la modernité qui indiquerait le passage abrupt, qualitatif, entre l'âge irrationnel et l'âge rationnel. Le dialogue entre les deux Europes n'est pas celui qui s'établit entre les modernes et les anciens, entre l'adulte et l'enfant, entre Prométhée délivré et Prométhée enchaîné. Il ne portera pas non plus sur la pertinence des mythes, forcément périmés, face au nouvel âge de la raison, car ce nouvel âge n'existe pas, ou plutôt il n'existe, précisément, qu'en tant que mythe"²⁰.

Les pays d'Occident connaissent très peu les cultures de l'Europe du Centre-Est. En général, les médias occidentaux, tout comme certains historiens, ne relèvent que les

Europa (coord. Adrian Marino), Ed. Aius. Craiova 1996.

²⁰ Chantal Delsol, *Conclusion de Mythes et symboles politiques en Europe centrale* (coord. Chantal Delsol, Michel Maslovski et Joanna Nowicki), PUF, 2002, pp. 639-640.

aspects négatifs, héritage de la guerre froide, ou les problèmes de l'émigration des Est-Européens, problèmes dont se sert souvent le nationalisme politique occidental. Le rôle des médias dans la création d'un espace symbolique commun européen doit devenir essentiel. Les médias peuvent contribuer à l'ouverture des espaces culturels nationaux l'un vers l'autre, tout comme le propose Dominique Wolton, mais aussi les recherches d'histoire et d'anthropologie sur la culture du Centre-Est peuvent contribuer à mieux connaître les Européens orientaux. Dans ce sens, au niveau politique européen serait peut-être nécessaire l'application de projets européens du plurilinguisme et de l'interculturalité. Une seule langue est-elle la garantie de la connaissance de l'Autre dans l'époque de la soi-disant mondialisation ? Le plurilinguisme est le fondement de l'Europe qui ne peut exister sans ses langues et ses cultures. Être plurilingue signifie être capable de s'exprimer en au moins deux langues en plus de la langue maternelle. La langue est le moyen par lequel on exprime et on communique ses pensées, sentiments, valeurs. Elle est la principale source des représentations collectives.²¹ Les jeunes du Centre-Est sont, par hasard ou non, plus plurilingues que leurs compatriotes occidentaux. Ils parlent très bien anglais (l'effet de la mondialisation artificielle !), mais aussi français ou allemand, italien, espagnol, l'effet de la migration économique et culturelle vers l'Ouest. À la recherche de l'Europe du mythe, une migration inverse, celle des jeunes de l'Ouest serait peut-être nécessaire ainsi qu'un effort de leur part de connaître les langues de l'Europe Orientale. Le plurilinguisme ferait mieux possible le dialogue interculturel et, en dernière instance, la création des nouveaux symboles de l'Europe unie à laquelle les pays du Centre-Est peuvent apporter leurs contributions politiques et peut-être l'optimisme symbolique de leur imaginaire collectif.

²¹ Voir la *Charte européenne du plurilinguisme* élaborée par OEP: <http://www.observatoireplurilinguisme.eu/>



Sesto San Giovanni (MI)
via Monfalcone, 17/19

© Metabasis.it, rivista semestrale di filosofia e comunicazione.
Autorizzazione del Tribunale di Varese n. 893 del 23/02/2006.
ISSN 1828-1567



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA. Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.